

FASCINATIONS PALESTINIENNES : DES CORPS MEURTRIS À LA PAROLE

Muriel Génot

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2005/2 Volume 6 | pages 193 à 209

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192075

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2005-2-page-193.htm>

Pour citer cet article :

Muriel Génot, « Fascinations palestiniennes : des corps meurtris à la parole », *L'Autre* 2005/2 (Volume 6), p. 193-209.
DOI 10.3917/lautr.017.0193

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fascinations palestiniennes :

des corps meurtris à la parole

Muriel Génot*

*N'explique pas mes mots
Avec la cuillère à thé ou le piège pour oiseaux!
Mes mots m'assiègent dans le songe.
Mes mots que je n'ai pas dits
Me mettent par écrit puis me laissent en quête
Des restes de mon songe...*

Mahmoud Darwich (2004 : 23)

Quel est l'intérêt de la question de la *fascination* dans le contexte qui est le nôtre : un programme d'aide psychologique dans le cadre de *Médecins sans frontières* en direction des populations palestiniennes souffrant de troubles post-traumatiques, après deux années de reviviscence du conflit israélo-palestinien.

Sont donc en présence, un acteur, le psychologue, qui s'adresse à un seul des deux groupes prenant part au conflit et qui ne doit pas méconnaître ce positionnement ; un *conflit*, réel, actuel, quotidien sur le terrain, dans lequel l'acteur comme le bénéficiaire du soin sont immergés, mais bien au-delà un conflit historique (qui s'inscrit donc dans une temporalité), idéologique et politique, dépassant largement son « champ de bataille » dans des prolongements passionnés et internationaux dont l'acteur ainsi que les bénéficiaires ne sont pas coupés ; un conflit qui a produit et qui produit des *images*, des *images de guerre*, véhiculées, si ce n'est instrumentalisées par les médias et les parties en conflit, qui ne reflètent qu'une partie seulement de celui-ci.

Ces ingrédients sont un terreau favorable pour qu'un processus de fascination se mette en œuvre, impliquant le psychologue et le patient, et se donnant ce conflit pour objet ou ses avatars. Ce processus de *fascination* procède de la *chose vue*, ou plus généralement de ce qui, se saisissant par le regard, « hypnotise », « ensorcelle ».

Un conflit peut-il aller jusqu'à « éblouir par sa beauté » (*fascination*, définition du *Petit Robert*) ou par « son charme étrange » (*Lexis*, Larousse 1975) ? Je le crains, notamment par le biais des figures héroïques et de l'i-

* Psychologue clinicienne, Médecins sans frontières. E-mail : muriel.genot@free.fr

conographie qu'il produit. On est là sur le versant proactif de la fascination qui influence et pousse le sujet vers son ou ses objets. Avant d'en dévoiler l'autre versant, faisons un détour du côté du *traumatique*, qui nous rapprochera peut-être justement des objets de la fascination. (Nous tenterons d'affiner en chemin ce que contient ce champ du traumatique). Le psychologue vient ici, en Palestine, à la rencontre du traumatique, c'est même ce qui légitime sa présence au cœur du conflit. Il y va parfois comme un somnambule, dans une sorte de quête obnubilée. Un mouvement qui qualifie plus certainement ses débuts de mission que son terme mais qui le retransverse régulièrement. Une démarche qui n'est pas sans soubassements éthiques de sa part, et qui pourrait se formuler : « ne faisons pas semblant de ne pas savoir pourquoi on est là ensemble ». Le psychologue se porte aux devants du traumatique comme en miroir de ce qu'a été l'expérience des personnes auxquelles il veut venir en aide. Et c'est bien là le signe qu'il entre dans l'orbe du régime traumatique qui instaure une a-temporalité circulaire faite de répétition et de reproduction à l'identique. Par sa force d'assujétion, la congélation psychique qu'il érige en principe de fonctionnement, le régime traumatique vient soutenir le processus de fascination dans son versant pétrifiant qui « prive [l'individu] de réaction défensive » (*Lexis*, Larousse, 1975).

Si le psychologue clinicien se retrouve dans un tel contexte, il y est bien, malgré tout, pour faire la seule chose qu'il sache faire, c'est-à-dire, proposer une rencontre thérapeutique. Elle sera singulière de ce contexte. Si la clinique humanitaire vient reposer, comme le dit Moro, « la question de l'empathie et de l'alliance » et nous demande de « revoir la question de la neutralité » (Lachal et al. 2003 : 22) qui concernent le clinicien au premier chef, nous sommes là au cœur du sujet. Le champ du traumatique vient re-dialectiser la réalité et le fantasme, le temps de l'événement et de l'*après-coup*, saisis par le biais de cette relation. Celle-ci, si elle se veut thérapeutique, se propose bien de mettre l'existant psychique en mots d'abord, puis si possible en mouvement. Il se peut alors que ce retour sur la clinique nourrisse modestement la réflexion du psychologue qui intervient dans le champ du traumatique, et qui a trait à ce qui s'y engage d'une transmission trans-générationnelle (Lachal et al. 2003 : 21).

Ce « regard éloigné » de Lévi-Strauss, comme aime à l'invoquer Moro, je voudrais le porter sur ma rencontre thérapeutique avec Bachir et sa famille. La fascination qui s'y est agie va s'éclairer de son propre déclin, je souhaite le rendre sensible et palpable. Et c'est l'entièreté du processus qu'il semble intéressant de mettre au jour, ce qui s'est joué et rejoué là et qui a une potentialité thérapeutique.

La rencontre première avec le réel traumatique

Ma première rencontre avec la famille de Bachir, comme toutes celles qui vont suivre, se fait à domicile. Nous sommes dans le camp de Jénine, début décembre 2002, plus de neuf mois après son invasion par l'armée israélienne, invasion qui se rappelle au souvenir ne serait-ce que par l'atteinte faite au bâti. La maison de Bachir est située à un angle de rue, prin-

cipale artère d'accès au camp, donc en un point particulièrement exposé, qui est aussi une loge d'observation « imprenable » pour les incursions militaires qui n'ont pas cessé depuis. A la base de la maison, le squelette d'acier affleure du mur en béton, dont « la chair » a été emportée par un tank. C'est le père qui m'accueille et me fait accéder à l'étage où vit la famille. Il tient à me montrer, avant tout, la loggia de façade qui surplombe la rue en une sorte de pignon avancé ; ses murs sont mouchetés de corolles, dessinées par les balles de gros calibre qui ont traversé la pièce, lorsque, au moment de l'invasion, il y a neuf mois, son corps embrassait le sol pour leur échapper ; les persiennes n'ont pas encore été remplacées, laissant s'engouffrer le vent, en une cinglante entrée en matière. Puis, il m'invite au salon où petit à petit la famille va nous rejoindre : Le petit homme trapu et compact qui m'a reçu est marié à une femme d'une quarantaine d'année ; comme lui, la charpente solide, elle est vêtue d'une longue tunique sombre qui souligne la massivité de sa silhouette. Son large visage rectangulaire est encadré d'un de ces voiles élastiques et très ajustés, comme en portent beaucoup de femmes palestiniennes traditionnelles. Il se dégage de ce visage un mélange de résignation et de lassitude. Je retrouverai la même physionomie affective chez les deux filles encore présentes à la maison, de quinze et treize ans ; l'aînée, mariée, vit avec son mari, je ne la verrai jamais. Le reste de la fratrie, qui comptait initialement huit membres, se compose de garçons : Bachir, un adolescent altier de seize ans, que je ne rencontrerai que beaucoup plus tard dans la prise en charge mais dont on parlera beaucoup, Fouad, douze ans, Nour, neuf ans et le dernier Ahmad, six ans. Entre Fouad et Nour, venait Hassan. Il est mort à dix ans, en avril dernier, en sautant sur une mine, alors que le camp n'était pas complètement déblayé de ses ruines et des explosifs disséminés par les combats. Cette famille m'est adressée pour Nour, qui après la mort de son frère s'est mis à faire des cauchemars et a refusé d'aller à l'école. Mais le temps a passé depuis et lorsque je le rencontre en ce mois de décembre, il a recouvré son équilibre, s'est remis à jouer dehors avec les autres enfants, à apprendre à l'école et à dessiner. Nour, tout de douceur, me sourit timidement lors de cette première visite ; il veut être imam. Sa large famille blessée va petit-à-petit s'agréger autour de la parole du père qui raconte. Suivant le fil de son récit, et en articulation avec celui-ci, je vais poser les jalons d'un éclairage théorique, donc *éloigné* ou distancié, qui ne se veut pas simplificateur.

Après cette visite du bâti, digne de celle qu'on ferait à un malade, le père m'invite au salon où nous sommes rapidement rejoints par les femmes qui servent le café, les enfants qui s'installent sur les canapés garnissant les murs et formant un U autour de la pièce. Le papa prend l'initiative de remonter le temps de son histoire d'homme et de père de famille. Il y a quelques vingt ans, il était fort et beau. Par un entraînement assidu, il sculptait son corps de *body-builder* qu'il montrait lors d'exhibitions remarquées à travers tout Israël et la Palestine. Il était connu et respecté dans le camp pour « être imbattable ». Ce parcours, il faut le souligner, dénote singulièrement au regard d'un contexte culturel où le corps

est pour le moins drapé dans le silence et dans une actualité qui laisse peu de place à la légèreté festive, voire qui la condamne. Puis, avec la fin des années soixante-dix, arrive le temps où, alors que la résistance palestinienne s'organise, ce corps d'apparat est considéré comme une menace. C'est tout du moins sa lecture des choses. A sept reprises, il sera arrêté par l'armée israélienne, retenu en centre de détention pour des durées plus ou moins longues, subissant séances de mauvais traitements et humiliations. Il est alors mis nu, on éprouve sa résistance au froid comme « au chaud » en lui montrant des photos de femmes nues. Il garde de ces périodes de rétention un front cabossé qu'il me fait remarquer. Bien qu'il se défende de n'avoir jamais été « combattant » ou affilié à un quelconque groupe politique, il précise qu'à chacune de ces arrestations ses muscles dégonflaient et l'interprète comme une volonté délibérée des militaires israéliens de « casser » l'homme fort qu'il était. Après chacun de ces épisodes, il reprenait néanmoins ses exercices de culture physique, jusqu'à ce que finalement il décide de se « recycler » et d'apprendre le métier de ferronnier. Il a exercé à ce titre en Israël jusqu'à ce que ce ne soit plus possible, puis il s'est installé dans son atelier, au rez-de-chaussée de leur maison actuelle. L'atelier a été détruit lors de l'invasion et il se retrouve désormais sans outil de travail. Son débit est soutenu mais c'est sans hargne ni animosité qu'il fait ce récit ; il me montre les linteaux des portes de la maison qui sont sortis de ses forges, comme il me met sous les yeux un photo- montage, à la facture années soixante-dix, le représentant redupliqué une dizaine de fois sous des angles différents, le torse nu, les muscles bandés et huilés.

Nous sommes insensiblement arrivés à son temps de père. Il inaugure une lignée d'hommes, la marquant d'un sceau bien particulier, dont l'empreinte vient s'imprimer à même les corps, plus souvent sous la forme d'une atteinte portée à leur intégrité. Il évoque d'abord les blessures de Bachir sans s'étendre sur leurs circonstances, lors de cette première rencontre, mais j'apprendrai par la suite, qu'à Jénine, cet adolescent de maintenant seize ans, a été parmi les premiers enfants blessés de la seconde intifada. A treize ans, il y a donc trois ans, il a pris part à l'attaque d'un des *check points* qui bouclent la ville. Il y a été très grièvement touché par des tirs israéliens. Des lésions internes ont nécessité son hospitalisation en Jordanie, prolongée sur plusieurs mois. Bachir, lui aussi, le torse traversé d'une large cicatrice, porte comme en bandoulière son stigmat guerrier : preuve à charge ou à décharge ? Le papa raconte ensuite que, tout juste après l'invasion du camp, dont la famille était sortie indemne, survient la mort brutale d'Hassan qui saute sur une mine. Et en deçà de sa mort, il y a l'attentat fait au corps qu'il détaille : « un bras et une jambe arrachés », « ses yeux crevés » (sic). Le papa pleure sous le regard de la famille, il pleure sur le « beau corps d'Hassan » (sic) qui, lui aussi, « était fort » (sic). Père et mère évoquent les soins impossibles/inutiles à prodiguer, le temps qu'Hassan a malgré tout continué à vivre, trois jours sur son lit d'hôpital. La maman aurait voulu lui donner à boire, le personnel le lui a interdit (pour raisons médicales !). Aujourd'hui encore, neuf mois

après sa mort, des questions encombrant la tête des femmes de la famille, « a-t-il froid par ces temps de pluie ? » (sic), elles se demandent à quoi ressemble son corps. De ces préoccupations que l'on a pour les vivants. Pour dernière image, il reste à ces parents les larmes séchées sur les joues d'Hassan, qui est mort à l'hôpital en leur absence. Hassan est mort certes il y a neuf mois, mais il n'a pas de sépulture psychique. On pense à lui sous son enveloppe de vivant, abîmé, souffrant mais vivant. La famille se situe peut-être toujours dans un en-deçà de sa mort.

Je voudrais suspendre ici le déroulé de cette première consultation, pour m'arrêter sur quelques points tentant d'éclairer les implicites.

Si nous nous situons dans un en-deçà de la mort, c'est bien parce qu'avec lui et eux, nous sommes pour l'instant dans un en-deçà de l'*après-coup*, ou dans un après-coup falsifié. Si, comme le souligne Moro, dans le contexte traumatique, « l'après-coup ne rend pas compte d'un certain nombre d'effets du présent » (Lachal et al. 2003 : 21), j'ajouterai d'effet de présent, c'est parce que le temps n'est ici pas de mise. Ces neuf mois ne sont rien, ne sont pas un après. Le (non-) sens de l'événement était donné d'emblée, il ne s'enrichit en rien de sa réévocation, contrairement à l'après-coup freudien. Le « travail de mémoire » (Laplanche, Pontalis 1994 : 36) n'a pas de théâtre. Et donc, cet après-coup là « ne permet pas non plus de se représenter le futur et en particulier la force de la transmission, par exemple [...] entre un père et ses enfants » (Lachal et al. 2003 : 21).

Dans ce champ du traumatique, ces atteintes faites aux corps des hommes de la famille nous introduisent en *zone d'effraction*. Le « traumatique » de la pensée freudienne d'après 1920, dans *Au delà du principe de plaisir* (Bokanowski 2001), vient prendre une réalité opératoire, presque chirurgicale. L'événement pèse si lourd qu'il effracte dans un double mouvement les corps et les âmes, et ce dans une sorte de transcription immédiate du somatique au psychique. La blessure faite aux corps est comme la métonymie du débordement de l'appareil psychique. Il me vient l'image d'une sorte de collapsus ne laissant plus qu'une surface aplatie autour de la plaie. Le théâtre de la mémoire est alors loin de pouvoir se déployer.

L'événement traumatique met bien là des individus face « à la révélation du réel brut » comme le formule De Clercq et Lebigot (2001 : 16), « une image traumatique [qui] installe au cœur du psychisme du sujet une véritable menace interne ». « Cette image du réel de la mort [...] ne se comportera pas comme un souvenir : elle restera intacte, au détail près [...] ce sera toujours *au temps présent*, comme un événement en train de se produire » (De Clercq, Lebigot 2001 : 16). Un *réel* qui, ainsi que le dit Lacan, fait « irruption dans le champ de la réalité » comme une image terrifiante « devant quoi les mots s'arrêtent » (Chemama 1993 : 237). Un *réel* au retour et à l'existence irréductible, « qui revient toujours à la même place, à cette place où le sujet en tant qu'il cogite [...] ne le rencontre pas » (Lacan 1973) et par là s'en trouve protégé. Il nous revient

alors, en tant que thérapeute, de proposer une cogitation qui lui permette de se dégager de ces mauvaises rencontres. Il faut se figurer cette rencontre avec le trauma comme un abîme hypnotisant, vers lequel on revient sans cesse, du fait de la compulsion de répétition qui, si nous l'avons identifiée, demande un peu plus d'égards. Il s'agit de cerner sur quel ressort elle fonctionne et de quels objets intermédiaires elle use, pour comprendre ce qui lui permet d'être agissante sans faiblir, insensible au temps qui passe.

Photographies d'un réel traumatique redupliqué

Dans le présent de la consultation le père a décrit les maux du corps d'Hassan mais ils sont restés défaillants à rendre compte de l'expérience, il va falloir alors d'autres preuves. Le père se lève et ramène d'autres photos, après celles qui le représentaient. Elles transitent par la mère pour atterrir dans mes mains. Je les accueille confiante, anticipant une présentation posthume avec le « beau petit garçon » qu'était Hassan. Mais ce sur quoi mes yeux s'accrochent et s'écorchent, sans l'avoir anticipé, c'est sur son corps abîmé photographié sur un lit d'hôpital. L'écartant comme pour tenter de dissiper un mauvais rêve, je tombe alors sur un deuxième carré de papier photosensible sur lequel le torse nu et balafré de Bachir a lui aussi été immortalisé. Je retiens des larmes qui me protégeraient pourtant, en brouillant ma vue. Je balbutie quelques mots ayant trait à l'insoutenable qu'ils m'offrent là en partage et fonde des espoirs craintifs sur la dernière des cartes qu'il me reste en main, une ultime photo que je pose sur les deux autres. Du bout des yeux, j'aperçois avec soulagement qu'il s'agit là d'Hassan fièrement juché sur un poney. Lorsque je souligne que c'est sous ces traits-là qu'il est possible de se forger un souvenir de lui, la maman me montre les posters qui nous entourent ; je les vois alors, en plusieurs endroits de la pièce et de la maison : il s'agit d'un portrait d'Hassan qui nous regarde, un de ces montages nécrologiques sur fond de Dôme du Rocher, comme tant d'autres « fantômes-martyrs » en quadri-chromie, qui hantent les rues désertes de Jénine sous couvre-feu. Je réalise que ce visage ne m'est pas inconnu, que je l'avais déjà croisé à l'orée de la maison (et de ma conscience), sur les murs extérieurs et la porte où il s'affichait déjà.

S'il y eut rencontre, elle se fit sur le mode traumatique, c'est-à-dire, effectivement sans « présentation préalable » (De Clercq, Lebigot 2001 : 16). Ce qui, dans le *hic et nunc* de la séance, s'est rejoué de l'événement vécu par la famille (pour réduire à un événement prototypique ces expériences répétées d'atteinte faite aux corps) et que j'ai expérimenté avec eux, c'est cette modalité particulière de confrontation au réel traumatique que ces photos de corps rendent reduplicable. Le mécanisme procède bien de l'« impossibilité de se référer à des signifiants [qui] vient de ce que la mort vraie, à laquelle [on] vient d'être confronté, n'a pas de *re-présentation* [...] psychique ». « Les concepts de déguisement construits par la conscience et la culture, tels que [...] le cadavre et les rites mortuaires ne peuvent expliquer, ni maîtriser cette confrontation » (De Clercq, Lebigot 2001 : 16).

Je ne prétends pas, évidemment, que cette confrontation ait acquis la même force pour moi, thérapeute, que celle qui s'est imposée à la famille. J'entends néanmoins mettre en évidence qu'elle procède du même mécanisme et que, ce faisant, elle nous donne des éléments pour comprendre comment la rencontre thérapeutique met à jour le vécu traumatique dans lequel cette famille est enfermée. Par la même occasion, elle permet de lire sous un angle différent, qui n'est ni journalistique ni politique, mais bien clinique, ces *images de guerre* telles qu'elle peuvent être employées à de tout autres fins : Faisant la une de certains journaux ou chaînes de télévision, elles alimentent des discours politiques et partisans. Nous nous situons à un niveau qui n'est pas discursif mais plutôt ontogénétique et singulier, à partir duquel il s'agit de saisir le pourquoi et le comment de ces photos.

Revenons donc au singulier. J'ai été traversée, il va sans dire, par la violence qui m'était faite dans cette *assignation à voir l'horrible*. Plus encore, une révolte à pu s'emparer de moi, au sortir de la maison : Qu'est-ce qui poussait cette famille à remplir le creux de *mon écoute bienveillante* d'une apparition aussi indigérable, qui me laissait débordée de sanglots, comme fascinée, au sens où nous l'avons découvert, « privée de réaction défensive » ? Il me fallait trouver quelques réponses pour pouvoir maintenir ma proposition d'aide. À les reformuler, elles me permettent, peut-être seulement aujourd'hui, de m'assurer qu'elle en était bien une alors.

Pour retrouver le chemin du fantasme (du traumatique au traumatisme)

Cette première visite a scellé quelque chose d'inaugural et pourtant je n'en sus rien sur le moment. Tout fut joué d'une alliance qui ne se savait pas encore dans ces quelques éléments, qui paraissent si simples exprimés comme suit : J'ai « accepté de recevoir la violence dont le patient est le dépositaire, [celle] qui a trait à la singularité de sa rencontre avec cet événement » (Lachal et al. 2003 : 99) sans qu'elle m'endommage et je suis revenue. Je n'ai « pas déchargé » pour autant le patient de « se confronter à la question originare » (Idem) et nous nous sommes mis au travail. Il nous a fallu pour cela jouer sur le fil et tricoter avec les fantasmes que réactivent, *chez le patient comme chez le thérapeute*, une demande de prise en charge ; et je crois que ce premier récit du père en recouvrait bien une, même si elle sortait de tous les schémas habituels en la matière. Ces soubassements fantasmatiques décrits par Bonnet (2001) dans le cadre d'une prise en charge classique sont, je le crois, potentialisés par le type de contexte dans lequel nous nous trouvons. « Le processus inaugural d'identification et donc de transfert s'étaye sur cette problématique de *l'être en détresse* qu'il vient réactualiser », tout comme il refait affleurer « les fantasmatiques de séduction et de fustigation » (Bonnet 2001 : 61-62). Il souligne tout à la fois combien « cette stimulation fantasmatique comporte un risque d'aliénation des sujets en présence », celle de la fascination pour ce qui nous concerne, et combien *son émergence* comme *son élaboration* permettent l'aboutissement d'un travail psychodynamique.

Tout l'enjeu est donc là, à ce niveau de superposition où se rencontrent l'aire du patient et celle du thérapeute, teintée d'une même réactualisation fantasmatique. Ceci devient un outil pour le thérapeute qui doit pouvoir la transformer et l'utiliser comme un marchepied. La *détresse* est bien ce qui peut venir qualifier, tout à la fois, le corps meurtri d'Hassan, ses larmes que personne n'a pu accueillir, la famille qui en prend violemment acte sans une quelconque chance de réparation, en miroir de ma propre position d'impuissance, humaine et professionnelle. Un « *état de désaide* », autre traduction à l'*hilflosigkeit* freudienne, (Bonnet 2001 : 62) qui s'impose de part et d'autre comme l'impossible à recevoir ou à donner, que seraient une réversion du temps, des yeux pour pleurer, des mots qui panseraient les plaies. Il est indispensable de pouvoir le formuler avec des mots, même maladroitement, pour que soit reconnu à l'existence le vécu de chacun. Puis il y a un second temps, qui vient comme en *réaction défensive* répondre à ce premier état, et qui inaugure une sortie du partage spéculaire pour le thérapeute. Cette expérimentation de la détresse en appelle à sa fonction *traumaphorique*, si on m'autorise ce néologisme, en référence à ce que R. Kaës identifie des « fonctions phoriques » du groupe, du grec *pherein*, qui veut dire porter (Bonnet 2001 : 63). Je rappelle que la psychologue adresse ici sa proposition d'aide thérapeutique à un groupe familial. Cette fonction de portage, bien qu'elle ne la protège pas de la fascination et de ses écueils qu'il lui faudra analyser, réinstitue la thérapeute dans une position narcissique et professionnelle, ouvrant des voies d'échappement pour la fascination et lui permettant de travailler, avec les patients, à l'échafaudage de leurs défenses propres. La prise en charge sera caractérisée par des mouvements de balanciers entre ces deux positions, détresse et portage, traversées alternativement et/ou simultanément par les patients et la thérapeute en un jeu de miroir, qui me semble très caractéristique du *régime traumatique*. L'image est parfois inversée, mais elle permet une reconnaissance. À se rédupliquer, elle définit néanmoins un périmètre d'aliénation dont il faut pouvoir s'extraire.

Un possible cabinet des oublis

Constatons combien ces photos de corps, conservées par la famille, fonctionnent comme des analogons de l'événement, et supportent, comme le décrit Freud, « les efforts [inconscients] pour remettre en œuvre le traumatisme », pour « rendre réelle » cette expérience et « la faire revivre dans une relation analogue à une autre personne » (Freud 1939 : 163). Des traumatismes qui se rapportent « soit [à] des expériences touchant le corps même du sujet, soit des [à] perceptions sensorielles affectant le plus souvent la vue » (Freud 1939 : 161). Remarquons maintenant que, si l'on retrouve bien là « les effets positifs » du traumatisme, on est en peine d'identifier dans ce fonctionnement familial ses « effets négatifs », c'est-à-dire les tendances opposées qui visent à ce qu'il « ne puisse être remémoré », ces « réactions de défense », que Freud nomme « évitements » (Freud 1939 : 163). Nous devons voir là une confirmation diagnostique mais surtout des éléments prospectifs sur le plan thérapeutique. Il est, en

effet, indispensable et tout à la fois riche d'enseignement pour nous, de souligner ce qui sépare ces descriptions de Freud de ce que nous traitons : *la capacité d'oubli* du névrosé qui s'instaure à la faveur d'un « phénomène de latence » (Freud 1939 : 158) permettant le refoulement, qui le protège, quoiqu'il lui en coûte, d'une re-confrontation directe au trauma. C'est ce qui ici nous manque et nous empêche de nous situer dans un *après-coup*. Cette épaisseur fantasmatique est rendue possible par la névrose. Cette « maladie névrotique » nous la concevrons, dans notre contexte, sous son aspect de « tentative de guérison » (Freud 1939 : 166) et de « prérogative humaine » (Freud 1939 : 162) voire humanisante. Notre proposition thérapeutique, si elle a sa base sur un *revivre avec*, doit pouvoir se développer en une *névrotisation du traumatique*, qui viendrait redonner aux événements *une* place et alors peut-être un sens dans l'histoire familiale tissant les histoires individuelles, et qui sait, un jour, la doter d'un possible cabinet des oublis. Insensiblement au fil de notre pensée, nous sommes passés du *traumatique* au *traumatisme*, évoluant d'une dimension économique vers une dimension plus fantasmatique. A la faveur du transfert (et du contre-transfert) prenant corps dans la relation thérapeutique, et de la réactualisation fantasmatique qui l'accompagne, des mots sont venus construire chaotiquement une cartographie identificatoire de la famille. Parce que c'est bien de cette manière que j'ai finalement proposé à cette famille de soigner leurs traumatismes, au sens d'apporter des soins, et non de guérir, il s'entend. Pour poser les tréteaux du petit théâtre de la mémoire et de l'oubli. Nous garderons en tête, pour la visite, les spécificités du *régime traumatique*, telles qu'elles ont été décrites précédemment, son fonctionnement spéculaire et/ou à balancier entre *détresse* et *portage*, écueils d'arrimage du processus de fascination.

La « séduction traumatique¹ » comme scène primitive du travail thérapeutique

Le temps de la prise en charge lui ne s'est pas arrêté et a permis que se déploie le théâtre familial mettant en scène une distribution bien spécifique du masculin d'un côté, du féminin de l'autre. Je m'attacherai en premier lieu à la narration de la *tragédie masculine* qui s'y est donnée, s'échafaudant de séance en séance, avec pour acmé, la visite sur laquelle je vais m'attarder maintenant. Je respecte dans ma description une distribution des rôles qui assigne le féminin du côté du récepteur-spectateur.

Un peu plus de deux mois nous séparent de la première consultation, c'est la sixième fois que nous nous rencontrons. La famille est au complet, ce qui n'a pas été le cas depuis notre première rencontre. Elle est même, si j'ose dire, plus que complète, puisque Bachir est également présent, sur l'insistance de sa mère ; c'est la première fois que nous nous rencontrons réellement, même si j'ai la sensation de le connaître déjà, par tous les récits qui m'ont été faits jusque-là. Une connaissance qui ne me vient que de la parole des autres ; une parole qui va se manifester dans tout son

1. Maïdi 2003.

pouvoir d'aliénation, à laquelle Bachir va se montrer parfaitement conforme. Je vous présente, tels qu'ils l'ont fait eux-mêmes, les protagonistes masculins sur trois générations, tels que cette constellation voudrait les destiner à être, sans devenir. Le père, s'il n'est pas (et n'a jamais été) « un combattant » (c'est-à-dire un militant actif pour la cause palestinienne), est (et a été) craint et respecté pour sa force, jaloué pour sa beauté. Pour cette raison, il a été arrêté et torturé par l'armée israélienne. Il rejoue ces scènes dans le *hic et nunc* de la séance. Avant même que j'aie pu l'en dissuader, « armé » du fusil en plastic du plus jeune des fils, Ahmad, il mime, debout les jambes écartées, les coups qu'il a reçus sur les parties génitales, raconte les érections provoquées par voyeurisme forcé ou suggestion féminine. Il entraîna Bachir et Hassan pour forger leur corps à son image mais ils lui ont échappé. Désormais, il bat Bachir sans succès pour lui imposer une loi, celle du « bon musulman » qu'il est lui-même. Ou bien il en appelle en vain à sa raison, celle selon laquelle on se donne au plus fort. Si le père de Bachir n'est plus celui qui incarne la force, d'autres le sont devenus. Ainsi en vient-il paradoxalement à souhaiter pour son fils une arrestation par l'armée israélienne ; elle mettrait fin à ses « agissements d'activiste » qui l'exposent, lui et sa famille, à un péril quotidien.

Bachir est un « combattant de la première heure » (de la deuxième *intifada*). Il soulève son pull pour que je voie ses cicatrices. Il a pris part aux combats lors de l'invasion de 2002 « alors que son père pleurait » (sic). Depuis, il vit toute présence militaire dans le camp comme une provocation à laquelle il entend répondre. Il exhibe à l'envie son torse balafé aux soldats, aux devants desquels il se porte, en invoquant son frère « martyr ». A son tour, il bat les plus jeunes qui se mettent sur son chemin ou s'approchent trop prêt des militaires israéliens. Il raille son père, qui quitte la maison pour la prière de 17 heures et me montre, alors que je suis sur le pas de la porte, le fusil, bien réel celui-là, dont il est détenteur.

Ahmad, le plus jeune, boit des yeux et des oreilles ces scènes de violence convoquées. Dans une excitation manifeste, avec son fusil qu'il a récupéré des mains de son père, il les rejoue sur son corps propre, s'infligeant les « mêmes sévices sexuels » que son père. Malgré mes invitations répétées, il ne dessinera jamais pendant les séances, ni ne m'apportera aucun dessin.

Si nous sommes sortis des photos qui nous confrontaient à un *réel effractif*, nous ne le sommes pas de la chose vue. Nous sommes là aux prises avec le *registre de l'image* (comme le dit Lacan). Dans cette tragédie masculine et œdipienne, il n'est pas question d'autre chose que d'*identifications*, d'amour et de haine de l'objet (père-fils), qui unissent l'un dans une *aliénation* à l'autre, l'*autre-soi du miroir* (Chemama 1993). Comme c'est toujours le cas, nous apprenons à peser les actes de leurs motifs inconscients qui sont ici forts puissants, nous allons les reprendre ; mais ils prennent, dans ce contexte, une valeur supplémentaire de menace bien réelle et directe pour la vie. Revenons donc sur cette version de la tragédie œdipienne qui s'articule autour d'une puissante « fantaisie de fustigation », qui, Freud le pré-

cise, est initialement chez le garçon « une fantaisie passive, procédant [d'une] position féminine envers le père » (Freud 1919 : 141). Elle se construit en réponse à une requête originelle du garçon « d'être aimé par le père ». On peut sans peine s'imaginer que, dans cette famille, ce don et contre-don d'amour au/du père s'est situé sur le registre d'une recherche d'identité et d'un soin apporté à la physionomie des corps : je suis aimé de mon père parce que nos corps se ressemblent. Une particularité du narcissisme paternel, fortement attaché à sa propre image, l'a probablement amené à une sorte d'*élection inconsciente* parmi ses garçons. Avec certains d'entre eux, pour Bachir et Hassan en particulier, s'est donc très sûrement instaurée entre père et fils une sorte de spécularité homosexuelle. La jouissance inconsciente du corps ainsi autorisée sans limite par le père, entrant probablement en conflit avec des valeurs culturelles opposées, n'a sans doute pas manqué de générer une grande culpabilité qui s'est cherchée des issues. On peut penser que le père lui-même fut traversé par de tels conflits internes pour s'exposer ainsi de manière réitérée à des supplices auxquels il « a fourni le prétexte » en reprenant les entraînements. La tonalité de son jeu de mime évoquait d'ailleurs de manière troublante une scène sado-masochiste, dont toute jouissance inconsciente ne semblait pas étrangère. A la culpabilité est venue s'ajouter pour ces fils de « l'homme le plus fort du camp », une angoisse de castration majeure découlant de cette spécularité/rivalité phallique initiée par le père. Ce hors-limite de la castration qui commande d'être toujours plus beau, plus fort mais qui tout à la fois met en danger le lien d'amour au père (et si jamais on était plus fort que lui ?), a poussé ces garçons, pour apaiser angoisse et culpabilité, à trouver hors du champ fantasmatique un élément de réalité sur lequel buter, pour qu'enfin la castration ne soit plus une menace. Cet échec de la rencontre avec la castration symbolique les expose, *préférentiellement* par rapport à d'autres enfants, à une réalité guerrière qui les abîme comme un couperet ; cette rencontre là n'est pas difficile à faire, elle s'ourdit au pas de leur porte. Et lorsque au niveau fantasmatique, la requête « d'être aimé du père » glisse, le long d'une équivalence symbolique, vers celle d'*être battu par lui* (Freud 1919 : 140), il faut à tout petit garçon se trouver un *substitut* pour que la fantaisie devienne consciente. S'il a pu être la mère dans la préhistoire fantasmatique de ces garçons, on voit quelle place toute trouvée attendait « le militaire israélien » dans ces économies psychiques en quête de recours. Il représentait un « substitut-agresseur idéal » censé satisfaire à trois types exigences : 1) celle du Surmoi, celui qui impose alors la loi est identifié comme le différent par excellence, « le juif » haïssable 2) celle du Moi, quelque chose d'une soumission à la castration est réalisée apaisant l'angoisse 3) celle du Ça, l'amour de l'objet est ainsi paradoxalement obtenu et préservé. Mais encore une fois cette solution de compromis est une sorte de miroir aux alouettes, une *masculine masquerade* (Hamon 1994). Ce déraillement du conflit identificatoire vers la réalité d'un conflit armé susceptible de traiter d'un mal d'amour masculin enferme sur deux voire trois générations les hommes de la famille dans le fantasme masochiste et homosexuel d'être battu par le père.

Du côté du féminin

Que se passe-t-il du côté du féminin, du côté duquel je me situe en tant que thérapeute dans le jeu transférentiel et contre-transférentiel ? De ce côté, où se trouvent la mère et les filles, on est convoqué à voir les hommes se (faire) battre. Il est impossible de ne pas associer cette assignation à la fantaisie de fustigation telle que Freud la décrit dans sa version féminine. Bonnet en reprend les caractéristiques de formulation, sous sa troisième phase : « *Je regarde un enfant se faire battre* ». La personne qui bat n'est jamais le père mais un substitut. « La pulsion scopique est ici intense et la mise en scène très visuelle ». C'est généralement un groupe de garçons qui sont battus. « La forme est sadique, la satisfaction est obtenue par identification aux enfants battus, sur un mode masochiste ». (Bonnet 2001 : 72). Bien qu'il soit parfaitement évident que cette fantaisie si elle est réactualisée par le travail thérapeutique reste inconsciente et qu'à aucun moment, je n'en ai formulé l'interprétation au cours de la consultation, il n'en demeure pas moins intéressant d'en tirer les fils tant du côté des patients que du côté du thérapeute.

En préalable, je voudrais juste montrer combien il est facile de reconnaître dans le « jeu » d'Ahmad, décrit précédemment, les caractéristiques de cette fantaisie féminine. Ce jeune garçon, à six ans, est en lisière du monde féminin et masculin dans le contexte culturel et social palestinien, et se situe à l'orée de la phase de latence ; il m'est apparu comme un des éléments de la fratrie que la prise en charge pouvait venir soutenir préférentiellement, le flou identificatoire qu'il nous révèle par ce petit indice en confirme la pertinence.

Cette position passive et réceptive, proposée par la configuration familiale fantasmatique et réelle à ses éléments féminins, sous-tend une actualisation de leurs fonctions phoriques les amenant à devenir une sorte de contenant pour accueillir le trauma. Nous sommes, il faut le préciser, dans un contexte culturel qui vient l'appuyer et, pour une première fois peut-être avec cette famille, hors du champ de la transgression. Nous sommes en quelque sorte « dans l'ordre des choses » de l'intérieur féminin. Encore faut-il pouvoir se sentir doté pour cet accueil. A ce titre, ce que la maman tiendra à me montrer en fin de visite me semble significatif de cette recherche. M'amenant jusqu'à la loggia de façade (là-même où j'avais commencé ma toute première visite, guidée alors par le père), elle déplore la lenteur mise par son mari à en assurer la restauration. Puis elle m'indique la partie sûre de la maison, située en son cœur, dans laquelle la famille se réfugie pour se mettre à l'abri des tirs.

Mais bien entendu, cette position d'accueil s'assortit d'un coup psychique se traduisant en une palette d'affects qu'il me faut préciser maintenant. Au-delà d'une certaine « jouissance masochiste » (inconsciente) qui peut transparaître du discours maternel, quand elle assiste à ce désastre masculin, ce qui prédomine, ce sont les affects dépressifs et les sentiments de culpabilité. Ils pourraient être résumés par cette formulation valise, « à quoi bon ? », renoncement à l'espoir contenant tout à la fois les

germes d'un reproche auto-administré. Il s'incarne dans le corps même de la maman, lors de la visite qui suit une semaine plus tard, visite qui se situe par son contenu dans une continuité parfaite avec celle que je viens de décrire. La maman s'affaisse sous le poids du récit d'une nouvelle blessure de Bachir, héros d'une rixe « entre amis » qui a failli lui coûter une oreille ; elle souffle comme pour expulser l'angoisse, autour duquel son corps se replie, sa tête cherchant le soutien de ses genoux.

Une préoccupation thérapeutique primaire

Du côté de la thérapeute, la culpabilité surgit des sollicitations voyeuristes auxquelles elle a été invitée et « sous le charme » (i.e. l'influence) desquelles, elle risquerait de tomber. Le bouleversement des champs de la normalité que suscite cette proximité fantasmatique doublée d'une proximité affective toujours plus grande avec la famille, qui semble consommer du péril comme pain quotidien, amène la thérapeute à sortir elle-même des cadres qui sont censés baliser sa propre sécurité interne et externe. Ainsi, en insistant de manière irraisonnée pour honorer son rendez-vous à domicile un jour où le contexte de sécurité ne le permet pas, la thérapeute cherche alors à contourner des règles qu'elle respecte habituellement. On pourrait y voir l'influence d'une « préoccupation thérapeutique primaire » faisant tendre son psychisme vers cet objet préférentiel (la famille) dès l'apparition d'un danger potentiel. Je me souviens d'avoir découvert la place que la famille « s'était insensiblement arrogée » dans mes pensées, un jour d'opération militaire israélienne sur le camp, alors que nos mouvements en étaient suspendus et qu'aucun lien téléphonique ne me permettait d'être en contact avec eux. Angoissée pour leur vie et en particulier pour celle de Bachir prompt à s'exposer, j'étais néanmoins portée par l'idée que ma pensée vers eux se soit développée comme une enveloppe psychique qui eût fonctionné à la manière d'une protection contre les balles. Cela pour rendre compte de la mutation quasi « animiste » qui peut atteindre les fonctions phoriques du thérapeute, qui doit pourtant être alerté par de tels sentiments de toute puissance, de fait bien dérisoires.

Cette « valence magique » du portage est, il est vrai, plus fréquemment écrasée sous le poids d'un ressenti d'impuissance dépressiogène, en miroir de la mère. En soulevant le couvercle, je découvre qu'il est peut-être le fruit d'un sentiment de menace interne, qu'à héberger le trauma on s'expose, en tant que thérapeute, à accueillir « un étranger à demeure ». Il s'agit de savoir trouver la langue pour lui parler. C'est du moins ainsi que je pourrais formuler l'expérience que je faisais lors de cette séance « de l'oreille coupée » que je reprends. Lors de cette visite, Bachir raconte avec force détail, froidement, l'épreuve à laquelle il a de nouveau soumis son corps, puis sa fuite de l'hôpital et son refus des soins, déposant cet acte au milieu du salon comme une coquille vide qu'il ne peut même pas remplir de fierté. Ses plus jeunes frères racontent avec excitation leur expérience récente « d'escalade de tank ». Le père dit ne pas entrevoir de solution et « abdique son autorité en faveur de l'armée

israélienne », qui seule pourrait imposer une limite, qu'il ne peut lui soutenir à l'intérieur même de sa propre famille. Sur ce, des tirs se font entendre à l'extérieur, provoquant une excitation masculine, presque jubilatoire à l'intérieur de la maisonnée. Cette menace extérieure et bien réelle vient alors en écho de celle qui m'envahit soudain sous une forme de fantaisie : celle d'avoir affaire « à une horde » sans foi ni loi, assoiffée de violence. Une *horde primitive*² pour laquelle je ne peux rien, et qui, à défaut du père, pourrait bien faire de moi son repas. A n'en pas douter, la peur a dû alors se lire sur mon visage. Et c'est le père, ressuscité si l'on peut dire, qui s'en est fait le traducteur, se reconnectant, à tout le moins, avec l'étrange en sa demeure à lui, qui voudrait que la peur ne l'habite plus. A l'occasion de ce moment de détresse du thérapeute, c'est le père de famille qui s'est alors restauré un temps dans une fonction de portage, liant l'impavidité familiale à l'histoire familiale à l'histoire de ses déracinements successifs, d'Haïfa jusqu'à Jénine.

A quoi auront servi tous ces mots ?

Je me souviens ici d'une des phrases de la maman, qui me demandait : « A quoi sert de parler ? ». Les mots qui se sont échangés alors, ceux que j'ai couchés ici sur le papier dans l'*après-coup* de cette rencontre, j'espère en avoir rendu compte. Ils ont permis que se reticote une trame temporelle dans laquelle se resituent les traumas, où ils s'affilient, en quelque sorte, à une histoire qui re-déroule le temps en un avant et un pendant. L'après reste à (re)construire, avec les contingences d'une réalité incertaine, mais allégé peut-être d'une partie de la force d'inertie inconsciente dont les sujets sont lestés par le trauma. Lors d'une de nos dernières rencontres, le papa fait tristement ce constat : « Je n'ai récolté que ce que j'ai semé ». Ce moment dépressif m'apparaît alors comme le signe que quelque chose de l'économie familiale a été saisi par lui au fil de nos rencontres. Il accepte d'ailleurs que nous nous voyions dans un colloque singulier, dans le bureau où je recevais également en ville, pour en parler plus avant. Ce rendez-vous n'a pu malheureusement avoir lieu pour des raisons indépendantes de sa volonté comme de la mienne. Il était fixé le jour de la déclaration de guerre en Irak qui a vu nos activités suspendues. Ce suivi, sur six mois écoulés, a néanmoins préparé les choses pour qu'un second travail s'enclenche avec la psychologue qui a pris ma suite. Ce travail préparatoire desserre les mailles d'un conflit par trop serré avec Bachir, immobilisant père et fils dans des positions identificatoires mortifères, voire létales. En acceptant ma proposition, ce papa semble faire un pas de plus. Sortir d'un registre imaginaire, au sein duquel, fidèle à son autoportrait kaléidoscopique, il manque pourtant à rendre effective sa position de « mâle [tout] puissant » imposant son pouvoir en usant de brutalité (Freud 1919 : 171), pour instaurer et soutenir quelque chose d'un ordre symbo-

2. Je me réfère ici à l'hypothèse freudienne développée dans *Totem et Tabou* puis reprise dans une ultime articulation à la question de la névrose traumatique, dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (Freud 1939).

lique, dont il serait le garant. Un ordre symbolique producteur de sens qui les protégerait, lui et les siens, d'une confrontation au réel effractif du trauma recommencé, celui des corps abîmés et photographiés. Pour assurer cette charge, il lui serait fort utile de pouvoir s'appuyer sur un groupe social et culturel, la société palestinienne, qui malheureusement est peut-être trop meurtri lui-même pour assurer cette fonction de portage. Le conflit dans lequel il est pris et qui ne cesse, obturant les horizons d'un avenir pensable, diffracte le groupe palestinien en éléments se méconnaissant chaque jour un peu plus. Bachir et son père pourraient en être des représentants emblématiques. Ils semblent ne plus se reconnaître non pas parce qu'ils seraient dissemblables mais parce que chacun dénie la valeur de l'ordre symbolique de l'autre, là où un référent commun et identitaire serait à partager.

On peut craindre que Bachir, « sous le charme du trauma », ne se trouve d'autre issue que de revenir y goûter. Alors pour lui, « l'expérience traumatique » n'aurait pas l'occasion de se constituer en *savoir* et demeurerait cet objet fascinant du désir qui revient à *rechercher* sans cesse, pour éprouver, *jusqu'au débordement, sa propre existence* (Lachal et al. 2003 : 54). Et comme le dit Lachal, les recherches que font les adolescents sur la mort sont quelquefois mortelles. Alors il viendrait se placer aux côtés d'Hassan en quadrichromie sur les murs, rivaux de papier pour l'éternité. Cette éventualité, je la portais en moi à mon départ qui marquait une scansion dans le cours de cette prise en charge. Néanmoins je voulais croire aussi à l'espace qu'elle avait fait naître, cette scène psychique qui s'était ouverte sur laquelle les conflits avaient peut-être une autre chance de se jouer et de se dénouer. Avec la maman nous avons remonté le temps, celui de la petite enfance des deux enfants, marquée dès l'aurore, par des accidents de nature à inaugurer de manière quasi initiatique leur rapport brutalisant à la réalité. Un socle sur lequel se sont engrénés les après, dont on comprend de quelle angoisse ils sont chargés pour la maman. Il reviendra très sûrement à Bachir de décider seul de sa destinée, j'aurai néanmoins soutenu le fait qu'elle se constitue en un récit de mère, qui vienne s'écarter, ne serait-ce qu'un tout petit peu, de l'image d'Epinal du jeune *chebab*³ palestinien.

Le temps retrouvé pour la maman, c'est peut-être aussi le temps du deuil et de son travail, celui d'Hassan. Lorsque nous nous voyons pour la dernière fois, l'année a accompli sa révolution, à un jour près nous sommes à un an de l'anniversaire de sa mort. Alors que nous allons nous quitter, la maman sort du placard un drap blanc taché de sang, c'est celui d'Hassan sur son lit d'hôpital. Elle me dit qu'elle vient de le retrouver et qu'elle a l'intention de le rendre, comme s'il était temps maintenant. Le temps passe lentement et chaotiquement. Son fils la hante mais ne vient-

3. *Chebab* : « adolescent » en arabe, mot courant qui a pris une connotation implicite avec l'Intifada, désignant les adolescents qui prennent part à des actions contre l'armée israélienne.

il pas là de gagner son linceul? L'image, qu'il me reste de l'ultime moment précédant notre séparation, c'est celle de cette mère telle que je la décrivais au tout début de ce texte, pesante de tristesse, qui pleure sur mon épaule, doucement. Je ne me croyais pas « faire le poids », il en a pourtant été autrement. J'ai accueilli ces larmes, comme cette rencontre familiale, pour m'en trouver profondément transformée humainement et professionnellement. Ce qui fait que nous avons pu nous séparer en dette simplement d'une rencontre... thérapeutique ?

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnet M. On prend en charge un enfant. Prélude fantasmatique de la cure analytique. *Topique* 2001 ; (77) : 61-79.
- Bokanowski T. Traumatisme, traumatique, trauma, le conflit Freud/Ferenczi. Conférence en ligne sur le site Internet de la S.P.P. Programme 2001-2002 : « Réalité, trauma, fantasme » ; 2001.
- Chemama R. *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse ; 1993.
- Darwich M. *État de siège*. Arles : Actes Sud, Coll. Sindbad ; 2004 : 23.
- De Clercq M, Lebigot F. *Les traumatismes psychiques*. Paris : Masson ; 2001.
- Freud S. (1919) Un enfant est battu. In : *Œuvres complètes* (Vol. XV). Paris : PUF ; 1996 : 115-146.
- Freud S. (1919) Introduction à « Sur la psychanalyse des névroses de guerre ». *Œuvres complètes* (Vol. XV). Paris : PUF ; 1996 : 217-223.
- Freud S. (1939) *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard ; 2002.
- Hamon MC. *Féminité mascarade : études psychanalytiques*. Paris : Le Seuil ; 1994
- Lacan J. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil ; 1973.
- Lachal C, Ouss-Ryngaert L, Moro MR et al. *Comprendre et soigner le trauma en situation humanitaire*. Paris : Dunod ; 2003.
- Maïdi H. *La plaie et le couteau, et si la victime était son bourreau*. Paris : Delachaux et Niestlé, Coll. Champs Psychanalytiques ; 2003.
- Laplanche J, Pontalis JB. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF ; 1994.

RÉSUMÉ

Fascinations palestiniennes : des corps meurtris à la parole

A la rencontre d'une population sise au cœur d'un conflit ouvert, une psychologue s'expose-t-elle à un processus de fascination? Ce conflit blesse et tue. Ses avatars en images font entrer la psychologue dans le champ du traumatique. A la faveur de la rencontre thérapeutique, elle pourrait s'y perdre. Tout l'enjeu du processus thérapeutique consistera justement à éviter ce naufrage. S'arracher à une contemplation hypnotique des dégâts, pour s'acheminer ensemble, thérapeute et patients, vers l'après-coup du traumatisme, celui qui a quelques chances de s'élaborer. Avec les outils de la métapsychologie freudienne, ce texte analyse le chemin parcouru ensemble avec une famille palestinienne.

Mots-clés :

Fascination, Palestine, corps, traumatique, fantasme, traumatisme.

ABSTRACT

Palestinian fascinations : from bruised bodies to words

Joining a population living within the heart of an on-going conflict, does a psychologist expose herself to a process of fascination? This conflict hurts and kills. Looking at the images the conflict produces, the psychologist enters into the field of trauma. Through the therapeutic encounter, she is at risk of getting lost in this field. The very challenge of a therapeutic process will be to avoid this. To avoid damaging hypnotic contemplation, therapist and patients should go together beyond the time of the traumatism, in order to elaborate at least part of it. Using Freudian metapsychology, this text analyses the way I worked with a Palestinian family.

Key words :

Fascination, Palestine, body, traumatic, fantasy, traumatism.

RESUMEN

Fascinaciones palestinas : de los cuerpos heridos a la palabra

Encontrando una población viviendo en el corazón de un conflicto abierto, ¿se expone una psicóloga a un proceso de fascinación? Este conflicto here y mata. Mirando a sus imágenes, la psicóloga esta propulsada en el campo traumático. Con el encuentro terapéutico, ella podría perderse a dentro. Justamente, la apuesta del proceso terapéutico consista en esquivar este naufragio. Sacarse de la contemplación hipnótica de los daños, para ir juntos, terapeuta y pacientes, adelante del traumatismo, donde hay algo que hacer con él. Utilizando la metapsicología freudiana, este texto analiza el camino que he hecho junto a una familia palestina.

Palabras claves :

Fascinación, Palestina, cuerpo, traumático, fantasma, traumatismo.